Etudes et Documents

n° 28 - 2022

La religion pour langage

Genèse et sociologie de l'espace des organisations religieuses pour la paix (Israël-Palestine, 1987-2019)

Caterina Bandini

Centre Maurice Halbwachs

La religion pour langage

Genèse et sociologie de l'espace des organisations religieuses pour la paix (Israël-Palestine, 1987-2019)

Dr. Caterina Bandini

Exposé introductif de soutenance au Centre Maurice Halbwachs, le 22 mars 2022
Thèse dirigée par Patrick Michel
caterina.bandini@ehess.fr

Chers membres du jury, chers collègues et amis, *care amiche e amici, cara famiglia*,

J'ai l'immense joie et le privilège de vous présenter aujourd'hui ma thèse de doctorat en sociologie réalisée à l'école doctorale de l'EHESS sous la direction de Patrick Michel, et intitulée « La religion pour langage. Genèse et sociologie de l'espace des organisations religieuses pour la paix (Israël-Palestine, 1987-2019) ».

Trajectoire personnelle et origine du questionnement

Le point de départ de cette recherche est l'insatisfaction que j'ai ressentie à l'égard du discours médiatique et académique sur l'incompatibilité présumée entre « la religion », entendue comme un objet monolithique et immuable, et toute forme de mobilisation collective socialement construite comme progressiste, dans ce cas les mobilisations pour la paix en Israël-Palestine. Ce sentiment doit être mis en relation avec mon parcours de vie, qui m'a fait découvrir que la religion n'est pas nécessairement l'opium des peuples, que les choses sont plus complexes que cela. Il s'explique aussi en raison de ma formation intellectuelle, et notamment d'une approche politique des faits religieux, centrale dans le travail de Patrick Michel, qui a constitué le socle de ma réflexion.

Il s'agit bien d'une thèse de sociologie politique et non pas d'une thèse de sociologie des religions, un champ d'études trop souvent occupé à défendre la spécificité de son objet qu'il finit par l'essentialiser en oubliant que celui-ci ne peut qu'être saisi dans sa relation avec d'autres faits sociaux. La religion est avant tout, à mon sens, un *langage* polysémique qui peut exprimer une multitude de contenus politiques. Il n'y a pas de message politique précis inscrit dans une tradition religieuse donnée, mais des processus sociaux subjectifs qui poussent les individus à comprendre leur tradition d'une façon plutôt que d'une autre. Avec cet outillage théorique à l'esprit, j'ai voulu interroger les conditions de possibilité et les effets du recours au langage religieux dans le cadre des mobilisations pour la paix.

En tant que sociologue, il m'est impossible de parler de ce travail sans revenir dans un premier temps sur ma propre trajectoire. Une trajectoire géographique, qui m'a menée de la petite ville d'Empoli, en Toscane, jusqu'à la ville sainte de Jérusalem ; mais aussi un cheminement intellectuel qui, d'une famille communiste, athée et matérialiste m'a poussée à m'intéresser au monde religieux. L'absence de religiosité au sein de ma famille peut se déduire du fait que ni moi ni mon frère ni aucun de mes cousins et

cousines ne sommes baptisés, ce qui demeure rare y compris pour les Italiens et les Italiennes de ma génération. Pour mes grands-parents, le catholicisme était une affaire de lien social plus que de foi : aller à l'Église de temps en temps était un acte de sociabilité. Mon grand-père Franco n'aurait pu l'exprimer d'une manière plus claire et plus fine lorsque je lui demandai pourquoi il allait à la messe, lui qui n'était pas croyant : « Mais voyons, me répondit-il, quelle question : pourquoi va-t-on au cinéma alors ?! »

Pour ma part, j'ai grandi en m'intéressant beaucoup à la politique et très peu à la religion. Jeune « rebelle », j'étais une lectrice insatiable, une très bonne élève, une militante engagée. Passionnée de langues, notamment du latin et du grec ancien mais aussi du français, que j'avais étudiées au lycée. Obsédée par les règles grammaticales, je décidai de m'orienter vers ce champ d'études après le bac. Ainsi, en 2010 j'arrivai à Paris pour une licence d'arabe littéraire à l'INaLCO, mue au départ par une fascination orientaliste pour une région du monde dont j'ignorais presque tout.

La Palestine a commencé à faire partie de ma vie à l'été 2013 lorsque, une licence d'arabe à la main, je décidai de partir avec une association italienne pour faire du volontariat, en pensant lancer ainsi une excitante carrière dans la coopération internationale. Finalement pas de carrière, mais beaucoup d'excitation pour la découverte de ce pays à propos duquel j'avais tant lu dans les livres d'histoire et dans les poèmes de Mahmoud Darwish. Je découvris, évidemment, un pays très différent de celui que j'avais imaginé, où la résistance s'organise localement, village par village, et où la soutenir signifie passer de longues heures assise sur un rocher à regarder les troupeaux pâturer et à guetter l'arrivée des colons et des soldats.

Je découvris aussi un autre monde, pas moins « exotique » à mes yeux : celui des jeunes volontaires italiens engagés comme moi dans cette association, issus pour beaucoup de la tradition toute italienne du « catho-communisme ». Mon intérêt scientifique pour les rapports entre religion et politique est né de cette découverte déstabilisante : oui, il existe des catholiques de gauche, croyants et pratiquants ; et oui, je partage beaucoup de choses avec ces personnes, à commencer par l'engagement militant. Impensable jusque-là, cette communion d'intérêts et de valeurs a fait naître en moi des questionnements et des réflexions qui, s'ils ne m'ont pas fait trouver la foi – au grand regret de beaucoup de personnes rencontrées sur le chemin – m'ont certainement rendue plus sensible, mature et fine dans mon approche des questions religieuses que ma socialisation primaire ne l'avait fait.

Les rencontres se sont multipliées dans le monde académique aussi. Je ne serais sûrement pas passée du milieu des arabisants à celui des sociologues si Audrey Cherubin ne s'était pas assise un jour à côté de moi sur la pelouse de l'INaLCO. Chercheuse brillante et amie inestimable, elle a su placer Bourdieu dans à peu près toutes nos conversations – et cela ne pouvait que laisser des traces. Par la suite, c'est la rencontre avec Patrick Michel qui m'a permis d'entrer à l'École des hautes études en sciences sociales. Lorsqu'il m'a reçue en juin 2014 pour discuter d'un projet de recherche qui, disons-le, ne tenait pas vraiment la route, je n'imaginais pas que cela aurait été le début de sept années d'échanges et de collaborations. Sous sa direction, j'ai travaillé d'abord sur le mouvement catholique italien pour la paix et la non-violence en master 1, puis sur le militantisme catholique de solidarité internationale en faveur de la Palestine, dans le cadre de mon mémoire de master 2.

Après le master, poursuivre en thèse semblait inévitable. Il était hors de question de s'arrêter là alors que le goût pour la recherche m'avait pris. Cette nouvelle aventure, dans laquelle j'ai pu m'engager grâce au soutien fondamental du LabEx TEPSIS, m'a fourni l'occasion de rencontrer des personnes extraordinaires, d'apprendre et de grandir chaque jour. L'ethnographie est devenue pour moi beaucoup plus qu'une méthode

d'enquête : un engagement profond auprès des gens que j'ai rencontrés sur le terrain et une exigence d'honnêteté intellectuelle sans cesse renouvelée, afin de me débarrasser le plus possible de mes prénotions et d'aller au plus près de ce que vivent les enquêtés.

Je tiens aussi à remercier les membres de mon comité de thèse : Stéphanie Latte-Abdallah, dont la connaissance intime du terrain israélo-palestinien m'a permis de corriger les erreurs et de limiter les égarements ; et Bernard Heyberger, qui s'est toujours montré curieux à l'égard de mon travail, quand bien même mon ignorance de l'histoire des chrétiens du monde arabe a dû le sidérer à plusieurs reprises.

Construction de l'objet et méthodologie de l'enquête

Mon projet de thèse se proposait de poursuivre les questionnements qui m'avaient animée pendant le master en m'intéressant désormais aux mouvements religieux israéliens et palestiniens pour la paix. J'ai travaillé en suivant rigoureusement la méthode inductive, ignorant par avance où l'enquête m'aurait emmenée et quels résultats j'aurai trouvés. Finalement, la thèse prend pour objet une démarche que j'ai qualifiée de théologico-militante consistant à envisager la paix et la coexistence avec l'« autre » en prenant appui sur des manières « alternatives » et contextuelles d'interpréter la tradition religieuse.

Du point de vue méthodologique, l'enquête ethnographique a porté sur trois *milieux* au sein de ce que j'ai nommé l'*espace des organisations religieuses pour la « paix »* : la théologie de la libération palestinienne, le militantisme religieux juif pour les droits humains et le dialogue interreligieux. Dans ce dernier milieu, je me suis concentrée sur des organisations de création récente, fondées par des colons souhaitant instaurer le dialogue avec les Palestiniens en vue de la réconciliation future entre les deux parties, en Cisjordanie occupée. Un examen même rapide de la littérature existante montre que cet espace n'avait pas fait l'objet, jusqu'à maintenant, d'une analyse méthodique, mais plutôt d'approches fragmentaires, inscrites dans plusieurs champs disciplinaires et à l'interface entre la littérature scientifique et ce qu'on nomme la littérature « indigène ». Cela a inévitablement contribué à fragmenter en retour un objet dont j'espère avoir montré avec ce travail qu'il a tout intérêt à être saisi dans sa totalité, comme un espace relativement autonome au sein du monde social.

J'ai voulu enquêter sur ces différents milieux en même temps, un peu comme dans une ethnographie multi-située, sans choisir de cas d'études parmi les 21 organisations répertoriées. Quand bien même cette posture a sérieusement mis à l'épreuve mes capacités logistiques et parfois ma santé mentale, je la défends pour la compréhension qu'elle m'a permis de développer de cet espace dans son ensemble, en évitant ainsi la perspective partielle que je viens d'évoquer. Le même souci de rigueur dans la pratique ethnographique explique que je n'ai pas cherché à faire disparaître les inégalités qui traversent mon corpus d'enquêtés, où les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes, les juifs israéliens sont plus nombreux que les Palestiniens et les musulmans sont quasiment absents. Je n'ai pas essayé de constituer un échantillon représentatif des sociétés israélienne et palestinienne, mais je me suis entièrement laissée guider par le terrain. Ceci a par ailleurs contribué, de manière inattendue, à l'originalité de mon travail, consacré aux mobilisations chrétiennes et juives là où la plupart des recherches sur les aspects religieux du conflit israélo-palestinien (et de ses possibles résolutions) s'intéressent au judaïsme et à l'islam.

À la différence de la majorité des travaux sur la région, qui – pour des motifs d'ordre politique ou théorique ou en raison des contraintes liées à l'accès au terrain – ne s'intéressent qu'à la société palestinienne ou à la société israélienne, j'ai pour ma part

décidé d'enquêter sur ces deux entités. Pari hasardeux, car cela requiert de plonger, dans un contexte clivé et conflictuel, des deux côtés d'un mur à la fois physique et mental. Cela demande également un effort d'apprentissage de langues et codes culturels distincts, de traditions religieuses et d'histoires pluriséculaires que je ne prétends pas maîtriser. Cet apprentissage s'étant fait « sur le tas », surtout auprès de mes enquêtés, il me reste encore beaucoup à étudier. Toute recherche ultérieure en Israël-Palestine nécessitera que je me penche plus sérieusement sur l'histoire juive et sur celle des chrétiens du monde arabe, et que je poursuive ma formation en hébreu moderne et en arabe palestinien.

Il n'empêche que l'originalité de mon expérience du terrain tient précisément à cet itinéraire qui m'a menée, comme je le dis dans l'introduction du manuscrit, des villages palestiniens de Masafer Yatta aux colonies de Gush Etzion. Un itinéraire, celui-ci, qui demeure rare y compris parmi ces chercheuses et chercheurs occidentaux qui, comme moi, jouissent du privilège absurde de pouvoir se déplacer librement dans un espace qui est tout sauf libre. La découverte de la société israélienne, l'apprentissage de l'hébreu et surtout ce terrain impensé dans les colonies en Cisjordanie ont comporté de nombreux défis sur le plan méthodologique, moral et politique que je ne cache pas dans la thèse. Néanmoins, je ne regrette nullement ce parcours parsemé d'obstacles qui, d'une part, a fait de moi une personne plus consciente et une chercheuse plus mature et, d'autre part, est à l'origine des apports scientifiques de la thèse.

Principaux résultats

Quatre résultats principaux émergent au terme de cette enquête. D'abord le fait que, malgré l'hétérogénéité des actrices et des acteurs engagés dans les mobilisations étudiées, celles-ci concourent toutes à définir et redéfinir la « cause de la paix », dont les frontières se dessinent au cours de luttes de cadrage internes. En effet, la fin de l'occupation militaire israélienne des territoires occupés n'épuise pas à elle seule l'univers de sens des groupes auprès desquels j'ai enquêté, qui articulent des réflexions bien plus complexes sur les dimensions ethnique, religieuse, nationale et coloniale du conflit, sur les modalités de sortie de celui-ci et sur le rapport à l'État. Pour ces actrices et acteurs, la paix est avant tout une pratique de l'altérité, un mouvement vers l'« autre », que ce soit le chrétien sioniste, le Palestinien musulman ou le colon juif.

Deuxièmement, il se trouve que ces engagements ne s'expliquent pas par la simple variable religieuse – tous les religieux ne s'engageant pas dans de telles activités – mais plutôt par une propriété sociale partagée par mes enquêtés qui s'identifient comme faisant partie de communautés sociologiquement minoritaires. Cette caractéristique de l'espace étudié, que j'ai nommée la *subjectivité minoritaire*, favorise la reconversion de dispositions acquises au fil de la socialisation religieuse dans la sphère militante. En particulier, c'est par un travail de politisation d'identités religieuses perçues comme étant minoritaires que s'effectue le passage à l'acte militant.

Troisièmement, ma thèse montre que ce militantisme est le lieu d'un travail identitaire intense, visible dans deux processus en particulier que j'ai nommés la « territorialisation » et la « décolonisation » des identités. On y observe la production d'une légitimité territoriale qui n'est pas ou plus issue de l'inscription d'une identité spécifique sur le territoire, mais bien de la *reconnaissance mutuelle* que les militants religieux s'accordent par rapport à leur appartenance partagée à la même terre. Cette appartenance, affirmée à l'aide de références religieuses et ethniques, est revendiquée comme un outil de décolonisation symbolique lorsque des lectures situées des textes sacrés et de l'histoire religieuse sont mises en avant pour critiquer les effets du sionisme et du colonialisme européen sur les identités juives et chrétiennes en Israël-Palestine.

Enfin, il ressort de mon étude que l'appartenance identitaire et confessionnelle revendiquée constitue l'un des facteurs principaux qui expliquent le choix, par les militants, de s'engager dans telle ou telle autre organisation, aux côtés d'autres critères comme le degré de danger des actions militantes, les catégories d'acteurs impliqués et le positionnement vis-à-vis de sujets controversés, notamment la campagne BDS (« *Boycott* Désinvestissement et Sanctions »)[1]. En revanche, les stratégies et les alliances – paradoxales à première vue – qui se forment au sein de l'espace n'ont pas grand-chose à voir avec les marqueurs identitaires, mais tiennent plutôt au partage de certains schèmes de perception et modalités d'action : l'idée que « la religion » doit faire partie de la solution au conflit et l'importance attribuée à la rencontre de l'« autre ».

Contributions, limites et nouvelles pistes de recherche

Sur le plan théorique, cette thèse veut contribuer, en dehors du champ des études israélo-palestiniennes, à l'étude des usages du religieux en situation contestataire, à la compréhension des relations entre religions et causes dites progressistes et à la réflexion, largement sous-développée dans les sciences sociales, sur les liens entre mouvements religieux et dynamiques de décolonisation. Elle reprend et prolonge l'approche en termes d'espace de cause, proposée par Lilian Mathieu[2] et par Laure Bereni[3], en mettant l'accent sur les processus dialectiques et relationnels de cadrage des luttes. Sans le sionisme chrétien, il n'y aurait pas eu de théologie de la libération palestinienne, tout comme sans la montée en puissance d'un sionisme religieux juif intransigeant on n'aurait pas vu émerger des mobilisations juives non orthodoxes et des mouvements orthodoxes critiques. Or, il ne s'agit pas de réduire ces mouvements à des simples « réactions », les privant ainsi d'une capacité d'agir propre, mais plutôt de saisir les interactions complexes entre les militants et leurs opposants dans la définition d'une cause.

Ce dernier aspect mérite davantage d'investigation. C'est l'objet d'un projet de recherche portant sur l'espace des mouvements sociaux israéliens que j'ai présenté pour l'obtention d'une Aide à la mobilité internationale du Centre de Recherche Français à Jérusalem. Dans ce nouveau projet, l'idée est d'explorer le changement de paradigme se produisant par l'adoption, de la part d'un nombre croissant de juifs israéliens, de la notion de décolonisation au lieu de la simple opposition à l'occupation. Cette enquête se basera sur l'étude combinée des mobilisations juives séculières et religieuses promouvant ce paradigme décolonial, et des groupes qui s'y opposent.

Enfin, cette thèse reflète mon cheminement intellectuel et est marquée par mon envie de faire une sociologie « totale » de l'espace enquêté, démultipliant les échelles d'analyses : les organisations, les trajectoires individuelles et l'espace tout entier, avec une attention particulière pour la dimension cognitive du militantisme. Il faut reconnaître les limites de cette démarche, qui ne peut que mener à survoler certains aspects précis au profit d'une analyse globale. La thèse ambitionne également de faire dialoguer des traditions disciplinaires lointaines – pour ne pas dire antagonistes – telles la sociologie et les études (post)coloniales, avec un intérêt prononcé pour les études sur le colonialisme de peuplement. C'est là un terrain glissant, non seulement en raison de la portée politique de cette démarche et de l'exigence scientifique qu'elle requiert, mais aussi au vu des connaissances que cela demande. Une mise en perspective avec

[1] Il s'agit d'une campagne lancée en 2005 à l'initiative de 172 organisations de la société civile palestinienne appelant au *boycott* économique, académique et culturel de l'État d'Israël sur le modèle du *boycott* de l'Afrique du Sud à l'époque de l'apartheid.
[2] Mathieu Lilian, 2012, *L'espace des mouvements sociaux,* Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant.
[3] Voir, entre autres : Bereni Laure, 2012, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », *in* C. Bard (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, p. 27-41.

d'autres études de cas fait défaut à ma recherche qui pourtant lui ouvre la voie : l'hypothèse d'un espace des organisations religieuses pour la paix mérite ainsi d'être vérifiée dans d'autres contextes de violence politique et de domination coloniale, et sur d'autres terrains de conflit présentant une dimension ethno-religieuse.

Enfin, les données de terrain, récoltées entre 2017 et 2019, mériteraient aujourd'hui d'être « rafraîchies » en vue d'éventuelles publications tirées de la thèse.

À l'issue de ce travail, plusieurs pistes de recherche s'ouvrent à moi. Celle, déjà mentionnée, sur les changements de paradigme dans les mouvements sociaux israéliens, mais aussi celle sur les groupes de dialogue formés par des colons et des Palestiniens, où il reste encore tant à faire, notamment en lien avec la promotion d'un discours sur l'« indigénéité partagée » des juifs et des Palestiniens sur la totalité de la terre d'Israël-Palestine. Ce concept, qui renvoie aux processus d'indigénisation mis en place par les colons et bien connus des *settler colonial studies*, introduit néanmoins un élément novateur : pour s'indigénéiser, ces colons ont non seulement besoin d'être reconnus comme autochtones par les Palestiniens, mais doivent aussi leur assurer la même reconnaissance et les droits qui en découlent. Par ailleurs, la réflexion sur le rôle des instituts théologiques dans la diffusion des idées de la théologie de la libération palestinienne et dans la promotion d'un christianisme palestinien « décolonisé », seulement esquissée dans la thèse, gagnerait à être approfondie. Ainsi, un travail d'archives dans lesdits instituts permettrait d'ajouter une dimension historique et une entrée institutionnelle à ma recherche. De manière générale, cette thèse est loin d'épuiser l'intérêt scientifique qu'un recentrage sur les identités religieuses et (post)coloniales dans les mobilisations contemporaines présente, ne serait-ce que sur le terrain israélo-palestinien.

J'espère vous avoir ainsi montré les apports de ce travail et le plaisir que j'ai pris à le réaliser, et me réjouis d'écouter vos questions et critiques.

Merci.